

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 51

Artikel: Toast aux bêtes porté par le Dr Ordinaire au concours régional de Nantua
Autor: Ordinaire
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178241>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

bin et de man. Avan! A ce dernier mot, les ouvriers, avec de grosses masses, abattaient les trollees; le brigantin tombait sur son plancher glissant et s'élançait à l'eau à la satisfaction de Jean-Paul, qui, alors, prenait une prise et souriait amicalement au maître du bateau.

Le soir du lancement d'un brigantin il y avait toujours *ressa*. Dès le matin on ne donnait plus aux ouvriers que du vin blanc, attendu que le vin rouge excite trop l'appétit. Le maître batelier avait soin de se procurer le bouilli le plus gras qu'il put trouver, et dans tous les cas, la pièce du *gruan*, avec laquelle on faisait un bouillon au riz, si épais que la cuiller se tenait droite au milieu de l'immense soupière en porcelaine du Porrentruy. On attendait que tout le monde fut à table pour servir ce bouillon au plus haut degré de chaleur possible; le maître, en cela bien d'accord avec la maîtresse, avait soin d'exciter les convives à boire coup sur coup, de manière que quand chacun avait mangé ses deux assiettes, il était à peu près rendu. Le bouilli, et ensuite une daube avec abondance de sauce, terminaient la partie de la fête destinée aux mâchoires. Mais les libations se prolongaient très-tard et souvent il fallait des hommes de bonne volonté pour reconduire Jean-Paul ou Tiaver à leur gîte.

Ayant assisté à plus d'un de ces banquets, nous pouvons donner à nos lecteurs un échantillon des chansons qu'on y chantait. Ordinairement, le père Tiaver avait la priorité, et, d'une voix que nous comparons au cri aigu des poulies de grand'voile, il chantait :

Si le vaisseau est péri par l'orage,
Amis, amis, ne nous croyons pas morts;
Mais jetons-nous promptement à la nage,
Peut-être aussi toucherons-nous au port.
Au port le bonheur va nous suivre...
Courage, espoir, soutiens mon cœur.
Il a vaincu! Ah! Oui, je l'entends dire:
Après la peine le bonheur! (*bis*).

(*La suite au prochain numéro.*)

Le *London News of the week* contient une singulière anecdote sur feu le docteur Barry, mort dernièrement à Corfou, où il avait résolu de demeurer après la reddition de l'île aux Grecs. Après sa mort, on a découvert qu'il était femme, et qu'il avait même été mère. Son apparence n'avait rien de masculin. Mais comment une femme a-t-elle pu être admise à l'Ecole et ensuite dans l'armée? C'est ce qu'on ne peut expliquer.

Un journal anglais donne les détails suivants :

Nos officiers en garnison au Cap depuis quinze à vingt ans doivent se souvenir d'un certain docteur Barry, attaché à l'état-major, ayant acquis une réputation de grande habileté dans sa profession, surtout par sa fermeté et son esprit de décision dans les opérations difficiles. Le docteur était entré dans l'armée en 1813, et avait passé par les grades d'assistant-chirurgien et de chirurgien dans les différents régiments, et servi en cette qualité dans plusieurs parties du monde. Ses connaissances professionnelles lui avaient valu une promotion dans l'armée du Cap. Il avait plusieurs belles et bonnes qualités; mais, malheureusement, il était d'un caractère très irascible.

Il était très laid et de petite taille, et avait une voix très faible. Il ne pouvait souffrir une allusion à cette dernière imperfection, et sa susceptibilité était telle, qu'il se battit en duel et tua son adversaire en lui lo-

geant une balle dans les poumons. En 1840, il fut nommé inspecteur médical et envoyé à Malte. Là, il se distingua également par son habileté et ses dispositions querelleuses, si bien que l'on finit par ne plus s'occuper de ses emportements.

De Malte, il alla à Corfou, où il se détermina à passer le reste de ses jours, lorsque les îles Ioniennes furent cédées à la Grèce. Il est mort il y a un mois, et à sa mort on a découvert que c'était une femme.

Il est bien probable que cette découverte a été faite durant les préparatifs de son enterrement. Il avait demandé qu'aucun examen ne fût fait de son corps. Cette requête piqua la curiosité sans doute de ses gardes-malades, car c'est à elles que l'on doit la découverte de ce mystère. On ne connaît pas les motifs qui peuvent avoir induit cette personne à pratiquer cette déception toute sa vie.

Plusieurs personnes de Montréal se rappellent parfaitement avoir vu et connu le Dr Barry. Durant son séjour en cette ville, il résidait dans la rue Durocher, et les voisins étaient souvent témoins de ses excentricités.

Toast aux bêtes

PORTÉ PAR LE D^r ORDINAIRE,
au concours régional de Nantua.

Le plus bête n'est pas toujours celui qu'on pense.
C'est pourquoi, pour la bête, on fait beaucoup en France;
On prime le veau gras, le poulain élégant,
On s'inquiète peu du rachitique enfant:
Un premier prix s'accorde à la belle génisse,
Et l'on ne donne rien à la saine nourrice;
On admire beaucoup les taureaux les plus forts,
Laissant en même oubli nains et tambours-majors.
Puisqu'on aime à placer la bête au premier poste,
Permettez-moi, Messieurs, de lui porter un toste¹.

Un concours est ouvert aux bêtes de l'endroit.
Chacun peut concourir, chacun en a le droit;
Aux prix qui sont offerts tout citoyen aspire;
Aussi que d'animaux ont pu se faire inscrire!
Il en est accouru de cinq départements:
Le genre est, comme on voit, l'un des plus abondants.
Jean exhibe son bœuf et Pierre sa bourrique,
Moi, je viens exposer un discours poétique,
Mais si bête vraiment, que je serais surpris
De ne pas remporter au moins le premier prix.
Voulant, faute d'esprit, vous montrer ma franchise,
Je vais vous expliquer d'où provient ma bêtise.
Je voulais présenter Pégasé, un animal
Fort aimé des auteurs qu'il mène à l'hôpital:
Je l'ai surpris paissant au pied du mont Parnasse,
Et sans trop me gêner, sur son dos, j'ai pris place.
A Nantua j'accours, pensant vous voir ravis
De pouvoir couronner ce cheval de grand prix,

¹ On écrit également *tost*, *toste* ou *toast*.

Lorsqu'entrant dans la ville où s'établit la lutte
 Pégase, sans façon me fit faire culbute :
 Voilà pourquoi, Messieurs, je suis désarçonné
 Et pourquoi ce discours est bêtement tourné.
 Ce n'est pas que je tienne aux couronnes, aux primes ;
 Bien qu'il m'en ait coûté pour assembler ces rimes,
 J'aimerais, du programme, en subissant la loi,
 A trouver parmi vous un plus bête que moi.
 Si c'est chose impossible, en restant sur la ligne,
 Des bêtes du concours, sachons nous montrer digne.
 Le même ouvrier fit l'homme et les animaux
 Pétris de même pâte : ils sont donc tous égaux :
 Si la femme vaut mieux, c'est un peu notre faute,
 Car Dieu, pour la créer, nous a pris une côte ;
 De là l'attraction, les plaisirs de l'amour :
 L'homme aime à retrouver ce qu'on lui prit un jour.
 Un philosophe ancien qui se nomme Comminge,
 Ne craint pas d'affirmer que l'homme vient du singe ;
 Les nobles vrais ou faux et les gens orgueilleux
 Trouveront peu flatteur d'avoir de tels aïeux.
 Et cependant du singe on retrouve les traces.
 Dans certains jeunes fats très féconds en grimaces.
 Sans prendre pour aïeul ce plaisant animal,
 Au risque de paraître un peu paradoxal,
 J'admettrais volontiers ainsi que Pythagore,
 Qu'après avoir vécu, nous revivrons encore :
 L'homme simple et naïf sous forme d'un mouton,
 Le sot ou l'orgueilleux sous celle d'un dindon,
 Plus d'une jeune espiègle aura forme de chatte,
 On peut le reconnaître aux griffes de sa patte :
 L'ivrogne, le gourmand deviendront des pourceaux
 Et nos hommes de lois lous croquant les agneaux.
 De certains gros hôtels, en voyant la maîtresse,
 Je reconnais déjà la poularde de Bresse ;
 Enfin le journaliste en roquet ou canard
 Achèverait alors de charmer mes regards.
 Avec cette croyance de la métempsychose,
 Devant tout animal je m'arrête et je cause.
 Oui, j'approuve Piron, disant : « je ne suis rien,
 Non, je ne suis pas même un académicien. »
 Du peu d'esprit que j'ai, vraiment je me contente
 Puisque les gens d'esprit ne passent pas quarante.
 En effet, de la France, ôtez les *immortels*,
 Tous les autres sont sots, doivent passer pour tels.
 J'ai donc cent fois raison de célébrer les bêtes,
 D'appeler les honneurs et les prix sur leurs têtes.

 Je ne veux pas ici, Messieurs, vous faire affront ;
 De chacun je respecte et la forme et le front ;
 Mais, comme dans mes vœux je ne mets pas de bornes,
 Je tiens en même amour jusqu'aux bêtes à cornes,
 Dussiez-vous me les faire ; aux cornes que je vois,
 Ou que je ne vois guère, en ce beau jour je bois.
 A la bête qui parle, à celle qui rumine,
 Je porte un même toast et soudain je termine
 En rappelant, Messieurs, que l'Evangile dit :
 « Heureux, oui bien heureux sont les pauvres d'esprit ! »

Relation

*du séjour des prisonniers de guerre français et suisses,
 sur le ponton la CASTILLE, dans la baie de
 Cadix, et de leur évasion le 15 Mai 1810,*

Par L. CHAPUIS, de Lausanne, chirurgien-major.

IV.

Sa présence d'esprit sauva les prisonniers des suites fâcheuses que cette dénonciation aurait amenées ; il dit au sergent : « vous avez dû remarquer ma surprise à la » lecture de cette lettre, vous n'en serez point étonné » lorsque je vous dirai de quoi il s'agit, vous êtes heureux de me l'avoir communiquée, elle aurait causé » infailliblement votre perte ; un anonyme vous dénonce » à l'amiral espagnol comme voulant favoriser l'évasion des prisonniers ; laissez-moi cette lettre afin que » je puisse découvrir le coupable et le livrer à votre » vengeance. » Le sergent est saisi d'étonnement ; mais bientôt la rage et la fureur s'emparent de ses facultés, il jure de se venger et d'employer tous les moyens possibles pour connaître le dénonciateur ; l'officier cherche à le calmer et l'engage à dissimuler, afin de découvrir plus facilement le coupable ; il s'empresse ensuite d'aller communiquer aux conjurés la découverte qu'il vient de faire ; il présente la lettre : on cherche en vain à reconnaître l'écriture.

Le traître de major qui était présent, et que l'on était loin de soupçonner, s'emporte plus que les autres contre celui qui avait écrit la lettre, et propose lui-même qu'on fasse une justice exemplaire, si l'on découvre qui en est l'auteur : il se croyait assuré de l'impunité à cause des précautions qu'il avait prises.

Le même jour le sergent ordonne que tous les officiers et les domestiques se présentent sur le pont, pour être passés en revue par lui ; il espérait pouvoir reconnaître la figure de celui qui lui avait remis la lettre.

On s'assemble sur la dunette et sur les ponts, le sergent parcourt les rangs avec la plus scrupuleuse attention, examine les traits du visage de chacun. La revue des officiers fut sans résultat ; mais arrivé devant les soldats, il ne tarde pas à découvrir celui qu'il cherchait, il se rappelle les traits du visage et le son de voix de l'individu, quoique le coupable eut pris la précaution de relever tous ses cheveux pour changer sa figure, il l'interroge, ce soldat pâlit et se trouble dans ses réponses. Le sergent le fait aussitôt conduire dans une soute à fond de cale.

Ce soldat était domestique du major Dumolard, on savait qu'il était illettré, et ne pouvait, par conséquent, avoir écrit cette lettre ; quelques soupçons commencent à s'élever contre le major, mais le rang qu'il tenait les affaiblissait.

Le domestique fut interrogé, il nia pendant plusieurs jours que ce fut lui qui eut écrit la lettre ; il avoua ensuite que c'était lui, et qu'il l'avait trouvée sur le pont. Le major allait le voir plusieurs fois durant la journée, et sans doute qu'il lui promettait une forte somme pour